

# L'aimée morte larme

Gérald Sédrati-Dinet

- Mélancolie
- Histoire d'œil
- Sang vert
- Où l'on se dérida
- Des larmes
- In vino veritas
- Élégance du geste
- Inventaire imparfait
- La mer qu'on appelle océan
- Sigle  
(improved)
- C'est d'la balle
- Invitation au voyage
- Je sais ailleurs enfin
- Troubles de la mémoire
- Vivaldi
- Paternité
- Urgence de la solitude
- Ce seul mot
- Diktat du oui
- Ton sentiment
- L'espace d'une vie



## Mélancolie

Je t'écris aujourd'hui, pourtant sous le soleil,  
Mais mon cœur est rempli par la mélancolie...  
Pas la tristesse oh non, non ce n'est pas pareil,  
Qu'un trop lourd baluchon à traîner dans la vie.

C'est comme s'il manquait... on ne sait jamais quoi :  
Un ruisseau, un forêt au milieu du désert,  
Un jardin secret sur la lune aux abois,  
Le silence parfait au plus fort d'un concert,  
Un baiser amoureux au sexe des putains,  
Ton sexe capricieux quand tu me prends la main,  
Le repos du guerrier au creux de l'aventure,  
Le rire d'un bébé du fond des sépultures,  
Une danse endiablée au sommet des montagnes,  
Une bière déguisée en bulles de champagne,  
Le joint que l'on fumait quand on avait trop bu,  
L'amour qu'on arrachait dans le cou des faubourgs,  
Un futur imparfait qu'on a déjà vécu,  
C'est comme s'il manquait ce qu'il manque toujours.

Je t'écris aujourd'hui, je t'écris moi non plus,  
Et mon stylo se plie sous la mélancolie,  
Mais ce que je te crie, amour l'entendras-tu ?  
Je n'entends moi aussi que le bruit de la pluie.

Entends-tu le vacarme au fond du silence ?  
Ça ressemble à une arme éruptant dans la nuit,  
C'est comme une décharge ou un air qui se danse,  
Comme la corne au large à mil lieues d'où je suis,  
Le cor de Ronceveau sonnait en arabesques,  
Le râle du blaireau qui sent qu'il y est presque,  
Le fracas du tonnerre après un jour trop chaud,  
Les éclats de la guerre à l'appel des hérauts,  
Les pleurs d'un nouveau né qu'on écarte du sein,  
L'aveu au flic zélé même si tu n'as rien,  
L'émoi d'un baiser déposé dans ton cou,  
Ta fleur qui veut mouiller appelant sa semence,  
Le flic-floc d'une larme apparue d'on n' sait où,  
Peut-être du vacarme enviant le silence.

Je t'écris aujourd'hui avec la main qui tremble,  
Le cœur tout alourdi par la mélancolie,  
Elle me souffle des mots que pourtant il me semble  
Avoir chantés plus tôt à ton âme attendrie.

Elle me vient en mots de sable et d'océans,  
De jardins de coraux, de ta propre lagune,  
Lorsque je m'assoupis sous la bise du vent,  
Elle vient jusqu'ici pour me conter tes dunes,  
Dans le creux de tes seins, du mont entre tes cuisses,  
Quand mon sexe anodin consciemment s'y glisse,  
Lorsqu'on a tellement joui que l'on est tellement bien,  
Qu'au fond de notre ennui il ne reste plus rien,  
Quand le soleil peut bien s'arrêter de tourner,  
Que son goût de chagrin reste au fond du gosier,  
Quand on voudrait rester avec sa Solitude,  
Qu'on voudrait la tuer et voir son agonie,  
Te suivant comme un chien ou comme une habitude,  
La mélancolie vient comme vient une amie.

Je t'écris aujourd'hui, le cœur chaud de soleil,  
 Qui brillerait la nuit sur ta peau tant chérie,  
 Sous tes draps, sous ton lit, attendant ton réveil,  
 De ses rayons bleuis par la mélancolie.

03/04/04

## Histoire d'œil

Vous n'avez pas idée  
 Du monde qui vit  
 De l'autre côté de mes paupières  
 À toi  
 Je dirai  
 Je te raconterai  
 Ces couleurs  
 Que je ne sais même pas  
 Placer sur l'arc-en-ciel  
 Ces danses dénudées  
 Qui doivent être espagnoles  
 Tellement le soleil  
 Orchestre leur musique  
 Et la mer  
 La vraie  
 Qu'on appelle océan  
 Coule dans mes larmes  
 Comme coule la bruine  
 Sur mes lunettes de tempête

Lorsque je regarde les miroirs  
 Je sais qu'ils me voient  
 Et plus profond encore  
 Que toi tu ne peux me voir  
 Et je leur parle parfois  
 Attendant qu'ils répondent  
 Et qu'ils me content  
 L'envers de mes paupières  
 Là où le mauve creuse son sillon  
 Parmi le bleu marine des rêves  
 Et les miroirs m'appellent  
 Sans savoir me nommer  
 Qui es-tu ?  
 Toi que je connais  
 Sans jamais  
 Te saisir complètement  
 Ôte ces habits  
 Que je puisse savoir ton corps  
 Ôte cette peau de soie  
 Ôte cette chair pécheresse  
 Ôte ces os  
 Même pas liquides  
 Es-tu encore là ?  
 Que reste-t-il de toi ?

Un désir ?  
 Pendu à tes lèvres  
 Celles qui sont cachées  
 Sous la morale  
 Publique, forcément  
 Et qui veulent s'échapper

Pour rejoindre l'océan  
Parfois il te reste des mots  
Le Verbe absolu  
Et des relents de poésie  
Mais tes lèvres sont immobiles  
Celles que l'on lit  
Et l'on n'y lit plus qu'un baiser  
« Qui palpète là comme une petite bête »  
Parle !

Dis-moi  
L'envers de tes paupières  
Me vois-tu encore ?  
Je suis là pourtant  
Toujours  
Si tu ne me crois pas  
Tu peux me goûter  
Tu te souviendras bien  
Du goût que j'ai  
Celui de la mer  
La vraie  
Qu'on appelle océan  
Et qui vient s'échouer  
Entre tes dunes attentives

Vous n'avez pas idée  
De ce que je vois  
Les paupières closes  
Comme ces maisons  
Où l'on clôture la Chose  
Les danseuses de flamenco  
Font pourtant un bruit d'enfer  
Claquant les talons  
Sur le paquet de braise  
Clac clac clac clac  
« De l'autre côté des paupières »  
Scène un, troisième prise

Vous n'avez pas idée  
Du film qui se déroule  
Lorsque je ferme les yeux  
Comme une cigarette que l'on roule  
Entre ses doigts  
Avec un zeste de plaisir  
Entre les lèvres  
Celles qui m'aspirent  
En chantant  
Des chants que je ne comprends pas  
Des mots à la voix grave  
Comme un accent de fumée  
Le Verbe à la voix rauque  
Qui vient te bercer  
Quand la nuit est tombée  
Brusquement  
Comme ton urine d'or dans la cuvette  
La Nuit  
Avec sa lune dorée  
Et ses regards perdus  
Qui cherchent quoi chercher  
Les étoiles sont trop peu nombreuses  
Quand on compte la Nuit  
Regarde  
J'ai des milliards d'yeux  
Qui voient  
Derrière mes paupières

On ferme !

Une dernière tournée  
 Quand même  
 Parce qu'il reste des couleurs  
 Qu'on n'a pas encore placées  
 Parmi les arcs-en-ciel  
 Il reste des marées  
 Qui remontent dans mon gosier  
 Comme le flux et le reflux  
 Du bassin des danseuses espagnoles  
 Et il en resterait encore  
 Si tu n'étais pas là  
 Si belle  
 À admirer

16/04/04

## Sang vert

Debout ! Il faut toujours te tenir bien debout  
 Si ton poing est serré alors sers-toi du poing  
 Décroche les lunes le soleil est au bout  
 Raccroche ton portable il ne te sert à rien

Dans tes yeux certains soirs un raz d'marée se tord  
 Dans chacun de tes pas les pavés se soulèvent  
 Dans les cris que tu cries les voyell's se colorent  
 Dans tes crocs bien sortis j'imagine ta sève

Bats-toi contre le vent mêm' s'il faut te courber  
 Bats-toi face aux marées qui t'engluent sur la plage  
 Bats-toi avec tes arm's car nous somm's tous armés  
 Bats-toi dès qu'on te dit de rester là bien sage

Crache sur ton miroir lorsqu'il veut te séduire  
 Postillonne à la gueul' de tes propres amis  
 Vomis tes ennemis jusqu'à les faire frire  
 Vide-toi en entier dès le lever du lit

Car ta révolution n'attendra pas plus longtemps  
 Car cette rébellion est l'œil pour enfin voir  
 Car seule la révolte accouche tes enfants  
 Car « le désordre c'est l'ordre moins le pouvoir »

Debout ! Il faut toujours te tenir bien debout  
 Prêt à te mettre en marche au moindre coup de feu  
 Annonçant le départ peu importe pour où  
 L'essentiel est d'aller loin loin vers d'autres cieux

Si ton poing est serré alors sers-toi du poing  
 Pour cogner et frapper sur les tabl's du réel  
 D'un coup de poing bien fort faire saigner les groins  
 Et lève le bien haut pour mieux frapper le ciel

Décroche les lunes le soleil est au bout  
 Alors tire le fil déroule la pelote  
 Jusqu'à atteindre l'astre et lui tordre le cou  
 Pour n'avoir pas assez illuminé ta grotte

Raccroche ton portable il ne te sert à rien  
 Il ne sait que mentir sans te laisser le temps  
 De déjouer ses tours de manège importun  
 Apprends à le laisser tourner dans le néant

Dans tes yeux certains soirs un raz d'marée se tord  
Et il vient se pointer à la pointe du sein  
Déchirant ton t-shirt pour mieux pointer dehors  
Te soulever le cœur sous une pluie d'embruns

Dans chacun de tes pas les pavés se soulèvent  
Pour t'ouvrir le chemin jusqu'au creux de mes bras  
Là tu te sens si bien que seuls deux ou trois rêves  
Pourraient te retenir de paver tes émois

Dans les cris que tu cries les voyell's se colorent  
Pour épouser l'essence ensoleillée d'la nuit  
De son charme étoilé qui jamais ne t'endort  
Glissant dans les aigus qui s'aigus'nt quand tu jouis

Dans tes crocs bien sortis j'imagine ta sève  
Prête à envenimer les âmes incertaines  
Qu'un coup d'œil désempare et qu'un coup d'gueule achève  
Qu'un coup de foudre embrase et qu'un coup d'vent ramène

Bats-toi contre le vent mêm' s'il faut te courber  
Fonce tête en avant pour défier les tempêtes  
Avec toute ta force embaumée par l'été  
Tu laisseras derrière un parfum de violette

Bats-toi face aux marées qui t'engluent sur la plage  
Suis les pour t'éloigner puis dis-leur au-revoir  
Ta route continue bien après leur passage  
Il faut savoir quitter ces marées d'un seul soir

Bats-toi avec tes arm's car nous somm's tous armés  
Sous les fusils rouillés qui nous sortent des yeux  
Les balles giclent bleues et le sang est teinté  
De ces couleurs d'enfer qui font de nous des dieux

Bats-toi dès qu'on te dit de rester là bien sage  
Ta place n'est jamais ici et maintenant  
C'est plus loin et demain que s'exprime ta rage  
Demain c'est aujourd'hui quand on commande au temps

Crache sur ton miroir lorsqu'il veut te séduire  
Lorsqu'il te fait plus beau que tu ne te connais  
Car tu sais ta beauté depuis que tu sais lire  
Rien ne peut te tromper pas même ton reflet

Postillonne à la gueul' de tes propres amis  
Ils te remercieront délectés de salive  
Ils savent cet amour de t'avoir dans leur lit  
Et ils t'embrasseront puisque par toi ils vivent

Vomis tes ennemis jusqu'à les faire frire  
Tu n'es pas si cruel depuis l'temps que tu meurs  
Tue ceux que tu veux tuer et éclate de rire  
En voyant leurs veuves au travers de tes pleurs

Vide-toi en entier dès le lever du lit  
Et envoie tes baisers à qui voudra les prendre  
Oh tu trouveras bien dans le lit de la nuit  
Un sexe en érection qui viendrait de se pendre

Car ta révolution n'attendra pas plus longtemps  
Ne manque pas l'instant où déferle l'orgasme  
Plonge-toi en entier dans ton con ruisselant  
Pour mieux éclabousser ce monde pris de spasmes

Car cette rébellion est l'œil pour enfin voir  
Ce qu'on te tient caché dans la signalétique  
Ce triangle isocèle à cribler l'isoloir  
Avec ta solitude accroché à ta trique

Car seule la révolte accouche tes enfants  
 Si tu as une femme alors baise ta femme  
 Et conte-lui tout bas tes désirs d'elle ardents  
 Que naisse de son creux ce crime qui te crame

Car « le désordre c'est l'ordre moins le pouvoir »  
 Ton enfant naîtra libr' la vie entre les dents  
 Cet enfant du désordre il est ta propre histoire  
 Féminine et radieuse à l'épreuve du sang

15/04/04

## Où l'on se dérida

L'art et la vie même sont-ils condamnés à passer par la déconstruction ? Tout se résume à trouver l'aiguille qui pourra crever la baudruche qui nous entoure. Rimbaud a perdu sa jambe, Van Gogh son oreille et Ravel son cerveau. Recevez par la poste ce qui vous fera vomir et peut-être qu'enfin il jaillira de vous des dormeurs troués, des tournesols ou des boléros. Mais après ? Après ? Faucher les tournesols ! Ressusciter les dormeurs en les couvrant de baisers ! Tout ce qui se bâtit sur les décombres devient à nouveau susceptible d'être inscrit sur un permis de démolition – qu'il vous sera loisible d'aller quémander à la mairie de votre arrondissement, si on ne l'a pas encore plastiquée.

Nous n'avons pas la grâce ni la vacuité des Pénélopes. Ce que nous détricotons n'est en aucun cas le pull-over de l'attente. Nous n'attendons plus. Ou alors pour tromper l'urgence qu'on voudrait nous faire croire inéluctable. De toute façon les chandails ne sont jamais qu'une forme déconstruite des moutons. Alors on nous invente la Mode. Et on la détricote dès qu'elle commence à être portée. Moi ? Je me farde de nudité. Mais bientôt on ne pourra plus voir un sexe en érection au milieu d'un salon sans qu'il nous rappelle celui qu'on a connu dans l'isoloir.

La solitude est le seul rempart qu'il faut sans cesse construire. Et encore... Elle se meut dans le langage que d'autres savent parler. Le Verbe naît dans la solitude et meurt aussitôt puisque d'autres le comprennent. Alors on s'échange des baisers, on se trouve, on se plaît, on copule et l'on donne naissance à des êtres qui inventent leur propre langage. Ah cet instant pur et divin où l'on balbutie des mots qui viennent de nulle part, sinon des océans, et que les adultes cherchent absolument à faire rentrer dans les cases carrées où le rond n'a pas sa place !

Et pourtant... pourtant... Ce bonheur d'être assis à une terrasse ensoleillée où la barmaid aux seins lourds te sert des sangria à la fraise. Écouter les conversations futiles des couples qui se déchirent lorsque l'ennui prend la place du sexe dans le lit qu'on partage. Attendre qu'un accent italien vous chante une bière au milieu des nananas bobos, des cuisses qui embrassent le printemps et des chevelures rousses qui sirotent un brin de communisme. Ah...

Casser tout ça ! S'inviter dans des blue-jeans qui ne t'appartiennent pas et trinquer avec la mort lorsqu'elle veut jouer aux échecs en laissant passer son tour. Cracher à la gueule des miroirs lorsqu'ils commencent à répondre à tes interrogations. Dégueuler du Verbe jusqu'à se sentir vide avec encore la peau et les os à démonter. Casser l'adjectif car il n'est qu'une matérialisation désolée de la pauvreté qui nous sert de capital linguistique. Déchiqueter les dictionnaires qui ne restent jamais longtemps intacts et démolir les temples académiques où l'on accepte maintenant les Sans Dêité Fixe.

Les ruines sont les lieux où enfin l'Espoir devient lui aussi une forme supérieure de la Critique. Lorsqu'on a tout démoli avec la lucidité du désespoir, lorsque les parpaings ont tous été jetés à la gueule du pouvoir, lorsque le feu a fini de cramer les arbres qui, loin de la cacher, sont la forêt, lorsque les pierres éparpillées racontent l'histoire séculaire de nos ébats désenchantés et la promesse incomprise qui nous tient lieu de vie, alors... alors la glace fond dans nos bouches avec cet envie furieuse de mordre au bâtonnet, alors les poitrines se gonflent d'un désir qui se laisserait caresser pour mieux se croire désirable, alors les chemisiers s'ouvrent pour laisser voir battre les cœurs. Mais ma parole ! Ça vit à l'intérieur !

Et alors on se prend à rêver que ce cœur qui bat ne batte que pour soi et qu'il cogne, pour peu que le soleil lui chauffe les ventricules, vers un lendemain qui ne serait pas qu'un travesti d'aujourd'hui, avec ses couilles qui pendent encore à la place du con où tout se construit. Pour que demain existe il faut que le passé soit dépucelé. Tu t'en vas ? Déjà ? Pourquoi ? Tu sais je t'attendrai hier avec la patience que des siècles d'agonie m'ont apprise. Dans ton Vésuve, la lave a érigé des tours que l'on peut détruire. Et qui s'en priverait ? Passé une certaine hauteur, les constructions les plus fragiles sont à la recherche d'auteurs qui veulent s'y scratcher.

Les droits d'auteur ? Ah ! Ils ne sont que l'antithèse de la propriété. À qui appartient les ruines ? À ceux qui ont démolis les murs emprisonnant qui nous confinent dans l'habitude ? Ou aux génies triomphant qui sont venus y planter un drapeau sorti d'on ne sait quelle lampe magique ? Les mots ne pouvant plus s'agencer sur une terre vierge, ils s'offrent corps et âme aux michetons de passage et racolent dans les rayons où on leur garde une place de choix s'ils sont assez "sex" pour passer à la télé. Alors ils appartiennent à celui qui aura assez de fric pour se les approprier. Putes de luxe ou livres de poche, alexandrins ou vieille traînée : tu payes avec ce que tu as dans les bourses. Alors tout est à toi, tu peux fixer du regard ton bien, ton précieux, ton objet.

« J'ai l'impression que tu ne me regardes que comme un objet » m'a-t-elle dit un jour. Et alors ? Comment voudrais-tu que je puisse te voir ? Avec cet œil de cyclope qui te mate depuis l'intérieur ? Le regard bien droit ? Heureux Courbet ! J'ai des millions d'yeux dermiques qui se gonflent lorsqu'ils sont en toi, puis qui pleurent des larmes blanches. Quand je te vois, j'ai l'impression que tu me mettrais en quarantaine si mes voleurs se retenaient de te détourner sur ma tour sous la menace d'armes blanches. Mais si tu n'étais pas objet, je ne te verrais même pas, connasse !

Il n'est pas d'image qui ne prenne vie sans avoir été diluée dans le prisme de l'objectif. Il n'est pas de corps qui ne s'épanouisse sans avoir connu l'intrusion d'un corps étranger. L'acte sexuel comme l'acte créatif naît de la déconstruction de l'instant qui précède. Il n'est pas d'histoire en marche si le passé reste intact. Inviolé. Lorsque je mettrai un enfant au monde, c'est que tu m'auras violé.

03/05/04

## Des larmes

Des larmes mouillant sur la peau  
Là, comme une caresse à la joue de satin  
Qu'on voudrait tant lécher d'un revers de la main  
Pour en garder le goût salé et rempli d'eau

Des larmes triées sur le mauve  
Des qu'on laisse couler quand le cœur est trop chaud  
Et qu'il faudrait souffler des flammes flamenco  
Qui dansent dans les yeux quand le chagrin se sauve

Des larmes vidant le trop-plein  
Sur le cœur, dans le sang et sous la poésie  
D'un printemps embrumé par la mélancolie  
Qui dans les vers trempés cherche un brin de câlin

Des larmes, des larmes, des larmes  
Et des pleureurs amers qui les jettent plus fort  
Transperçant l'ennemi pointant son nez dehors  
Pour lui trancher la vie avec le froid d'une arme

04/05/04

## In vino veritas

C'est frais comme un jardin qu'on aime grappiller  
 Quand le jus de raisin vient vous désassoiffer  
 Quand le froid se réchauffe au contact de la gorge  
 Quand les jours sont vermeils dans les nuits de Saint-Georges.

C'est un refrain chantant au bras de ses amis  
 Qui vous entraîne loin dans les bas de la nuit  
 Quand les langues délient leur salive cachée  
 Et que l'on se confie entre quelque gorgées.

C'est une vérité qu'on dirait de bohème  
 Qui brille dans les yeux ouverts sur des diadèmes  
 Qui voient comme un voyant se mourant dans le noir  
 D'une lucidité qui ne dure qu'un soir.

C'est un peu de sommeil ensablant les paupières  
 Qui vient vous assommer de berceuses légères  
 Avant de s'endormir les rêves sont peuplés  
 De fesses rebondies, de cuisses écartées.

C'est l'alcool de Guillaume et l'absinthe de Paul  
 Quand la rime les prend, les tenant par le col  
 Sur les routes de Jack titubent les falaises  
 En bonne compagnie on se sent plus à l'aise.

C'est le fracas cassé dans une robe rouge  
 De ces anges déchus finissant dans un bouge  
 Et qui refont le monde au long des nuits sans fin  
 Pour mieux le démolir lorsque vient le matin.

C'est au cœur de l'Éden comme un baiser parfait  
 Dont se soûl'raient les dieux si les dieux existaient  
 Que je t'offre amoureux, qu'avec toi je partage  
 Encore bien meilleur au bout de six ans d'âge

04/05/04

## Élégance du geste

Avez-vous remarqué que toujours les danseuses  
 Arc-boutent leur pied d'un geste vertueux  
 Et dans un mouvement délicat et gracieux  
 Leur peton qui se tend les rend tendancieuses ?

Avez-vous rêvassé suivant d'un regard biais  
 Ce rythme lancinant qu'échafaude leur corps  
 Jusqu'aux extrémités qui en bandent encor  
 Lorsque leur pied cambré vous appelle muet ?

Avez-vous salivé qu'il ne dans' que pour vous  
 Fragile et élégant ganté de son bas noir  
 Qu'on voudrait remonter jusque dans l'isoloir  
 Sur le dos d'un saumon remontant jusqu'au bout ?

La félicité naît d'un désir qui s'élance  
 Lorsque l'on prend son pied c'est toujours une danse

05/05/04

## Inventaire imparfait

J'avais des nuits et des brouillards  
Qui ne se confiaient qu'à moi  
Deux lunes pendues à mes soirs  
Jalousant le soleil tout bas  
Deux ou trois chansons aux talons  
M'apaisaient en sifflant mon ombre  
Des fois qu'ell' se tir' pour de bon  
Dans les ruines de mes décombres

J'avais des crayons de lumière  
Qui faisaient les arcs-en-ciel bleus  
Du ciel à repeindre la Terre  
Tell'ment qu'ça débordait un peu  
Des cartouches d'octosyllabes  
Pour flinguer les alexandrins  
D'un grand coup de tambour arabe  
Avant qu'ils crèvent comm' des chiens

J'avais l'Espoir en bandoulière  
Hissé sur un grand drapeau noir  
Et quelques envies meurtrières  
Bien planquées derrière un comptoir  
Des flots de tendresse opportune  
Prêts à enlacer bien au chaud  
Chaque licorne d'infortune  
Que j'entends cogner sous ma peau

J'avais de l'or dans les prunelles  
Qui guidaient mes pas dans la nuit  
Un sexe rasé de pucelle  
Accroché au-dessus du lit  
Une âme escaladant l'été  
Qui s'enroulait au creux des ronds  
Quand l'automne avait tant fumé  
Qu'il manquait d'air dans mes poumons

J'avais le vent pour ramener  
Les plus vieux souvenirs d'enfance  
Et mes dix doigts pour bien compter  
Tous les lendemains que j'agence  
L'océan et ses chevaux blancs  
Qui me remontaient en écume  
Du fond de mon ventre d'amant  
Chatouillé par six mille plumes

J'avais des rêves de désert  
Qui moisissaient au vestibule  
Les yeux qui s'inondaient de vert  
Pour éponger les canicules  
La rage au bout des baïonnettes  
J'allais défricher les bastilles  
Qui déprimaient dans leurs guinguettes  
S'il venait à manquer de filles

J'avais Berlin, Prague et Moscou  
Au fond d'une valise aphone  
Les accents des quatre cent coups  
S'en revenant de Barcelone  
Le long couteau de l'Anarchie  
Tranchant le brouillard et le pain  
Comme l'on découpe sa vie  
Pour mieux trier les lendemains

J'avais toi, toi, toi et puis toi  
 Pour regonfler ma propre vie  
 Tes bras, ton cul et tes émois  
 Où reposait mon alchimie  
 Ta mer je venais m'y baigner  
 Comme l'on plonge dans l'amour  
 Et j'y laissais un goût fruité  
 Qu'tu portais sur toi nuit et jour  
 Qu'tu portais sur toi nuit et jour

06/05/04

## La mer qu'on appelle océan

L'océan cogne dans mes veines  
 Et vient s'infiltrer sous ma peau  
 Avec sa force surhumaine  
 Il s'épuise dans mon cerveau  
 Ces mots qu'il porte et qu'il enjôle  
 Depuis avant l'aube des temps  
 Ça doit faire lourd sur les épaules  
 Ces mots qui valent leur pesant  
 Et il sait conter des histoires  
 Que même Ulysse crut oublier  
 Des qui datent de la nuit noire  
 Des qui ont longtemps navigué  
 Sur ses chevaux d'écume blanche  
 Sous son limon d'après demain  
 Dans sa mémoire que j'emmanche  
 Quand je m'écoule entre ses seins

Et dans la rumeur des tempêtes  
 Son chant claque comme un drapeau  
 Les paroles se font plus nettes  
 Comme la lame d'un couteau  
 Ses lames tranchent les blessures  
 Balançant leur archer salé  
 Qui s'élanche sur la mesure  
 Creusant l'usure des rochers  
 Écoute bien ô ma sirène  
 Tu pourras entendre ton nom  
 Qui revient comme une rengaine  
 Avec le mien dans son sillon  
 La mer joue les entremetteuses  
 Pour les amants montés à bord  
 Dans son palais son eau lécheuse  
 Mouille de caresses leurs corps

Ce ciel qui a fait la bascule  
 Ce sombre azur au bleu profond  
 Crachant l'eau de ses ventricules  
 Pour oxygéner ses poumons  
 Cet horizon à la renverse  
 M'arraisonne dans mon sommeil  
 Lorsque mes rêves se déversent  
 Sur sa nostalgie de soleil  
 D'un coup d'aile je deviens mouette  
 Suggérant ma voilure aux flots  
 Pour qu'à ma poitrine ils s'allaitent  
 Quand il floconne à demi-mot  
 La neige envolée en écume

Où se dessèchent les rochers  
 Drapés sous la pudique brume  
 Qui s'enfile comme un collier

Et cette clameur retenue  
 Et ce silence des bas fonds  
 Qui glisse sur notre peau nue  
 Comme pour piquer nos soupçons  
 Cette tranquillité aqueuse  
 Effrayante d'immensité  
 Pourrait bien devenir houleuse  
 En bifurquant son chemisier  
 Et lorsque ses chiens se déchaînent  
 Lorsque tonne leur grondement  
 Lorsque la ronde des sirènes  
 Déferle sur les subconsciousents  
 Le sang s'éteint dans la morsure  
 Et se noie sous ces crocs guerriers  
 Que la violence défigure  
 Comme l'automne tue l'été

Ô souviens-toi de ces falaises  
 Rappelle-toi de ces réveils  
 Où nos cœurs retrouvaient leurs aises  
 Près des rochers aux tons vermeils  
 À nos pieds s'échouait Neptune  
 Et ses naïades s'inclinaient  
 Devant nos baisers de fortune  
 Que l'océan même embrassait  
 Je suis sûr que dans sa matrice  
 Éclosent un jour les enfants  
 Que la nuit en tendre complice  
 Lui souffle en désirs ruisselants  
 L'océan couve en chaque étoile  
 Ceux qui ne sont encore nés  
 Et les protège de son voile  
 Et leur insuffle la Beauté

27/05/04

## Sigle (improved)

Ô ma sainte nana céleste et féminine  
 J'ai des envies de toi qui me mont'nt à l'échine

Je t'aime depuis six siècles déjà  
 Et même depuis bien avant encore  
 Depuis tout ce temps que je vis en toi  
 Que tu t'insinues dans ma métaphore  
 Avant même que ton nom se prononce  
 Je te balbutiais mes désirs sans nom  
 Avant même que ta marée s'annonce  
 Je nageais en toi dans tes alluvions

Ô ma sainte nana céleste et féminine  
 Quand tu te fonds en moi nos reflets s'illuminent

Dans chaque miroir où tu te reflètes  
 J'attrape ton regard mon ange bleu  
 Je te garde ainsi dans mon épuisette  
 Épuisé d'envie d'échouer dans tes yeux  
 Car les visions que je ne peux pas voir  
 C'est par ton regard que je les repère  
 Comme ces rêves qui chantent l'espoir  
 Et que tu vis derrière mes paupières

Ô ma sainte nana céleste et féminine  
 Il n'y a que ton corps que ma peau imagine

Je te sais liquide comme la mer  
 Prête à envahir tous mes interstices  
 Dans la chaleur éprouvée de nos enfers  
 Il n'est de paradis qui ne s'y glisse  
 Lorsqu'on nage dans des amours limpides  
 On s'inonde de flots impétueux  
 Que l'on boit dans nos muqueuses avides  
 De se noyer à jamais dans le bleu

Dans le creux de tes bras ce bleu je le devine  
 Ô ma sainte nana céleste et féminine

31/05/04

## C'est d'la balle

Un coin de peau qui se découvre  
 Comme l'on découvre un pays  
 Où soudain les rêves s'entrouvrent  
 Sur cette île de paradis  
 C'est d'la balle  
 Cette Terra Incognita  
 Que l'on mourrait tant de fouler  
 De caresses à chaque pas  
 De tendresse à chaque baiser  
 C'est d'la balle

Ces seins qui sortent de leurs gonds  
 Formant en leur creux une crique  
 Où l'on ferait le grand plongeon  
 Sous le t-shirt en acrylique  
 C'est d'la balle  
 Et quand ils glissent sur la peau  
 Ces habits qu'on dirait de soie  
 Le désir perle encor plus chaud  
 Qu'une larme qui s'rait de joie  
 C'est d'la balle

Ce va et vient de la marée  
 Qui vous enroul' comme une vague  
 Tout contre une chair si mouillée  
 Qui vous cercle comme une bague  
 C'est d'la balle  
 Ce cri qui vient de l'infini  
 Déchirant toute ambiguïté  
 Cet amour sous un sein blotti  
 Qui jouit de s'être libéré  
 C'est d'la balle

Ce coin de peau qui se révèle  
Être le plus doux des linceuls  
Quand sous sa couverture' ruisselle  
Un souvenir qui n'est plus seul  
C'est d'la balle  
Cette terre offrant un asile  
Aux désirs qui s'en vont errant  
Et dans son réconfort tranquille  
S'endorment heureux les amants  
C'est d'la balle

08/06/04

## Invitation au voyage

Viens ! Je t'emmène vers demain  
Dès aujourd'hui nous partirons  
Prends aussi deux ou trois copains  
Et finis d'oublier les cons  
Là-bas tu n'en as plus besoin  
Ah bon ?

Viens ! Je te ferai croire au mauve  
Je te ferai voir des couleurs  
Qui te suivent si tu te sauves  
Qui se plantent là dans ton cœur  
Comme la morsure d'un fauve  
T'as peur ?

Viens ! Et l'on ira s'égarer  
Dans des yeux rieurs, des sourires  
Où l'on oubliera volontiers  
Que nos corps tout entiers transpirent  
De ne savoir où se poser  
Sans rire ?

Viens ! Et si jamais on s'engueule  
Notre solitude on aura  
Qui s'éveillera toute seule  
Lorsqu'elle nous reconnaîtra  
Avec nos désirs sur nos gueules  
T'y crois ?

Viens ! J'ai des ailes d'albatros  
Qui sav'nt parler avec le vent  
Dans les failles intra-muros  
Elles se déploient comme un chant  
Résonnant dans tout le cosmos  
T'entends ?

Viens ! Allez viens tout contre moi  
Un nuag' coule entre mes seins  
Un seul mot et il est à toi  
Un seul geste et je t'appartiens  
Comme l'étoile entre tes bas  
Tu viens ?

09/06/04

## Je sais ailleurs enfin

Je voudrais que dans la foule  
 Il y ait une voix douce qui s'élève  
 Et qui réponde aux histoires que l'on m'a contées  
 Il paraît qu'une fois qu'on touche terre  
 Il n'y a plus moyen d'en décoller  
 On m'a dit que seuls le mauve et le bleu  
 Permettaient de respirer  
 Moi, je respire dans ma chair  
 Entre mes nuits, je vois qu'il reste des étoiles  
 Qui se satisfont des deux lunes  
 Pourtant il faut casser les habitudes  
 Je sais...

Parfois j'ai envie de n'être que moi  
 Mais c'est là que tu viens me chercher  
 Et puis je t'aime alors à quoi bon ?  
 Certains chevaux dans la mer se laissent monter  
 Alors je m'accroche à ta crinière  
 Et j'ai des flashes de toi qui se kaléidoscopent  
 Mettant de la lumière à ma mémoire  
 Le soleil je l'ai touché un beau soir de juin  
 Et j'ai mis une couche d'été à l'automne  
 Parce que tu es plus jolie en jupe légère  
 Et parce qu'il fait assez froid ailleurs  
 Ailleurs...

Il faudra désormais des taxis qui sachent voler  
 Et dont le compteur tournerait aussi vite que la Terre  
 Sans quoi nos utopies bleutées nous rattraperaient  
 L'espace d'un instant j'ai cru en moi  
 Puis j'ai écarté le temps jusqu'à l'infini  
 J'ai saupoudré ton corps de mes lèvres  
 Si bien que tu m'as baptisé baiser  
 Un jour mon corps apaisé se couvrira de roses  
 Et au milieu des pétales où tes larmes se nicheront  
 Il restera toujours trois ou quatre épines  
 Pour nous protéger du brouillard de la foule  
 Enfin...

09/06/04

## Troubles de la mémoire

Je me souviens qu'un jour j'avais de la mémoire  
 Pleine de souvenirs nageant à la surface  
 Comm' des scaphandriers enlevant leurs cuirasses  
 Pour venir respirer un air aléatoire

Je me rappelle bien ces souvenirs en rafale  
 Qui remontaient en chœur se tirant en cordée  
 Arrivant au sommet d'une joie délivrée  
 Après une escalade émergeant d'un dédale

Mais ce satané temps a brouillé ma mémoire  
 Toujours y empilant oh toujours plus d'histoires  
 Comment s'y retrouver au milieu de ce souk

Je n'sais même plus quel nom j'ai le plus oublié  
 De tous ces disparus que j'ai semé en rout'  
 Alors j'répète le tien au bout de mes baisers

14/06/04

## Vivaldi

Si le printemps c'est bien joli  
Avec ses fleurs qui ressurgissent  
Ses urgences qui refleurissent  
Et son p'tit air de colibri

Si l'automne est tant grandiose  
Toute habillée de symphonies  
De couleur et de nostalgies  
Effeillant même jusqu'aux roses

Si l'hiver a cette sagesse  
Que l'on prête aux cheveux tout blancs  
Qui disent au revoir au Temps  
Avec un bouquet de tendresse

Moi ce que j'aime c'est l'été  
Qui fait refleurir les poitrines  
En les saupoudrant d'érotine  
Dans ses parfums ensoleillés

Lorsque le désir se fait jupe  
Que d'outrageuses éclaircies  
Fendent les cuisses à l'envie  
Pour que le vent s'en préoccupe

Lorsqu'un délicat brin de soie  
Fait un lit à la suggestion  
Qui se gonfle sous les poumons  
Où les rayons ardents flamboient

Lorsque l'imaginaire en vogue  
N'a plus qu'un voile à écarter  
Pour que son charme alambiqué  
S'épile au long de l'épilogue

Ô cette gorge de l'été  
Et son air chaud qui vous envoûte  
De son blues au bleu qui s'ajoute  
Aux rivières au corps léger

21/06/04

## Paternité

Il faudra lui apprendre à percer les nuages  
Pour découvrir le ciel bleu même sous la nuit  
À défier l'hiver et ses espoirs blanchis  
À modeler le temps sans lui donner de gages

Il faudra le conduire à travers les écueils  
Qui souillent l'océan où sa mer se prolonge  
À travers les forêts où son ombre se plonge  
Sous l'orage imprévu des idéaux en deuil

L'espérance est à lui l'enfant de l'innocence  
À ses yeux mal voyants à ses poings trop petits  
Pour frapper de rage aux portes de l'enfance  
Qui s'ouvriront sur l'air où respire un répit

Le désordre du monde est à portée de lune  
 Il faudra lui montrer comment il se saisit  
 Comment il se combat dans l'aurore opportune  
 Sans l'oppression des lois qu'une impression détruit

Il faudra lui chanter des refrains de neuvième  
 Avec une guitare ouverte sur l'amour  
 Quand la musique au ventre évite les discours  
 Épousant la cadence enivrée de poèmes

Il faudra des voiliers s'envolant des jupons  
 Portant son corps léger lorsque la bise vente  
 Et s'il lui manque une aile il faudra des passantes  
 Qui de fil en aiguille enfilent l'horizon

Il faudra lui montrer ces rues où l'on ne va  
 Que lorsqu'on est perdu la gueule au fond d'un rêve  
 Et ces nuits et ces jours qui lui ouvrent leurs bras  
 Pour y flâner encor quand l'infini s'achève

Écoute-moi chanter mon enfant de demain  
 J'ai des chansons de vent qui berceront ta vie  
 Et tu t'endormiras sur des alexandrins  
 Et l'imagination comme le poing brandie

26/06/04

## Urgence de la solitude

Il n'est pas d'urgence moins négociable  
 Que celle qui te fait te retourner  
 Vers ce doux état de l'être sociable  
 Que la solitude essaie de nommer

Tu nais seul et de même tu mourras  
 Entre les deux : rien ! Ou sinon ta vie  
 Passée entre ces moments d'apparat  
 Où tu côtoies ces autres que tu fuis

L'Autre est un animal si effroyable  
 Qui te voit en effroyable animal  
 Pour un peu il se montrerait aimable  
 Et tu l'aimerais et c'est bien normal

Puisque lui aussi t'aime infiniment  
 De cet amour qui casse l'habitude  
 Et qui dépose au sexe des amants  
 Le pouvoir de marier deux solitudes

29/06/04

## Ce seul mot

Quand tes lèvres s'entrouvrirent  
Et que pour la première fois  
Elles prononceront un son  
Drapé de couleurs et d'éclat  
Ce mot couvera dans son œuf  
La plus merveilleuse merveille  
Sans qui les astres seraient veufs  
Comme une lun' qui s'enseille

Ce mot qui sera ton premier  
Sera comme une poésie  
Comme un accent d'éternité  
Quand on oublie qu'elle est enfuie  
Lorsqu'arrive seul de la nuit  
Un chant que l'on a toujours su  
Mais qui n'avait jamais surgi  
De crainte de se montrer nu

Il en viendra d'autres bien sûr  
Qui cavalent des collines  
Et qui déploieront dans l'azur  
Leurs ailes qui se croient divines  
Mais dans l'instant de ce mot là  
Tout sera à réinventer  
La musique d'or se taira  
Se retenant de respirer

Et j'enverrai ce mot béni  
Polleniser dans les étoiles  
Là il sera bien accueilli  
Entre des seins gonflant leurs voiles  
Les bateaux du ciel le prendront  
À leurs bords comme un camarade  
L'emmenant dans des pays blonds  
Où luit la croupe des naïades

Ce mot s'écoulant de l'aurore  
Ce mot défaisant les orages  
Cette poésie indolore  
Pour une fois sans cri sans rage  
Ce seul mot de toi tout entier  
Clamant toutes les poésies  
Je l'oublierai le chercherai  
Dans tout le reste de ma vie

20/07/04

## Diktat du oui

Il est des paradis perdus  
Où les filles disent  
Toujours  
Tout de suite  
« oui »  
Alors on s'y ennuie  
Et l'on n'y revient plus  
Voyez-vous ?  
Acquiescer comme ça  
À tout va  
Ça manque de démocratie !

C'est que voyez-vous  
 (en jetant aux enfers vos orbites oculaires  
 pour vous fier davantage aux milliards d'yeux  
 qui fleurissent sur votre peau)  
 Voyez-vous c'est que ces femmes  
 En tout sujet  
 Et devant n'importe quel interlocuteur  
 Ne pensent qu'à l'Amour  
 Avec ce A majuscule qui fait  
 Que l'on se tait devant une Arme  
 Aussi tranchante que la Musique  
 Que l'on crie à l'Absolu  
 Devant le spectacle de l'Océan  
 Qui déferle devant vous de ses six cent mille chevaux  
 Que l'on désire l'Autre  
 Autant qu'on le craint  
 Quand on s'aperçoit qu'il n'existe  
 Que dans l'échafaudage d'un miroir infidèle  
 Qui fait que l'on ne peut dire « non »  
 À un Amour  
 Qui se présente devant vous  
 La poitrine découverte  
 Par un cœur battant trop fort

Il est des paradis perdus  
 Où l'on se délecte d'un coin de peau  
 Tellement qu'on appelle le Soleil par son nom  
 Et qu'on le prie de briller un peu plus  
 Juste assez  
 Pour que brillent les cuisses  
 De ces femmes qui disent « oui »  
 Sans qu'on leur demande  
 Il suffit d'un sourire asiatique ou d'un regard persan  
 Et le coin de peau vient vous caresser  
 L'imaginaire  
 Et tout coule de là  
 De cette Source  
 Que des lèvres fredonnent :

De ce chagrin salé qui coule entre les cuisses  
 De cette source bue qu'on ne fait que happer  
 Qui chauffe le gosier comme un bouquet d'épices  
 Qu'il est doux qu'il est bon ô de s'y ressourcer

À ce fleuve aux amants à l'allure tranquille  
 À ce cheval fougueux que l'on chevauche à cru  
 Qui vous emmène loin mais qui se fait docile  
 À ma source éclairée que ne t'abreuves-tu ?

Et il naît des songes  
 Au-delà des rêves  
 Où l'ozone est érogène  
 Où chaque geste esquissé  
 Se déroule au ralenti  
 Avec une somptueuse précision  
 À faire pâlir la mathématique  
 Où l'on emprunte des chemins  
 À la géométrie toute relative  
 Qui conduisent inévitablement  
 Vers ces oasis  
 Qui toujours  
 Tout de suite  
 Disent « oui ».

## Ton sentiment

Les pages s'envolant en brise  
Il me reste ton sentiment  
Ton sentiment qui se déguise  
Dans chaque souffle chaud du vent  
Ton sentiment qui tourbillonne  
À en déchirer les tympanes  
Comme feuille morte à l'automne  
Ou plume légère au printemps  
Ton sentiment qui déshabille  
Ton sentiment qui se nourrit  
De cette nudité de fille  
Qui sur ta peau a fait son lit

Ton sentiment d'entre tes cuisses  
Ton sentiment d'entre tes seins  
Ton sentiment toujours propice  
À balancer dans ton bassin  
Ton sentiment qui se fait femme  
Au milieu de mon féminin  
Ton sentiment pénétrant l'âme  
De mes désirs intra-urbains  
Les pages s'envolant en brise  
Sous les caresses des amants  
Il reste ta Terre promise  
Ton sentiment ton sentiment

Et mes rives bleues se colorent  
De ces parfums que tu habites  
Ton absence m'est indolore  
Car ton sentiment ne me quitte  
La ville s'est faite sensuelle  
En pleurant ta beauté subite  
Qui s'incruste dans mes prunelles  
Que ton seul sentiment excite  
Ton sentiment d'entre tes cuisses  
Drapé de soie et de satin  
Comme un baiser sur ta peau glisse  
Comme une source entre tes reins

Mon bel oiseau ô ma tendresse  
Que n'avons-nous assez volé  
À travers ces cieus de caresses  
Que ton sentiment sait trouver ?  
Que n'avons-nous écrit les ailes  
Pour doucement un peu planer  
Sur ton sentiment où si belle  
Tu viens chaque nuit te poser ?  
Et mes rives bleues se colorent  
De ces ailes jamais écrites  
Quand ton sentiment prend encore  
Vers mes verts rivages la fuite

Ton sentiment calme et tranquille  
Adossé sur le sable fin  
Dont nos rêves couvrent la ville  
Lorsque tout le reste est éteint  
Ton sentiment sur ta poitrine  
Soulevant une inspiration  
Comme une muse en mandoline  
Venant aiguïser mon violon  
Mon bel oiseau ô ma tendresse

Repose-toi à mes côtés  
Laisse doucement sur tes fesses  
Ton sentiment s'ennaviguer

Et dans sa jeunesse éternelle  
Ton sentiment a tant nagé  
Que la vie éprise et fidèle  
Vient chaque jour le raviver  
Émergeant de chaudes abysses  
Il prend son souffle à respirer  
Et dans l'azur de tes iris  
Ton sentiment bat ressourcé  
Ton sentiment calme et tranquille  
D'un rire s'éveille soudain  
Écarquillé comme une pile  
Ton sentiment luciole enfin

Les pages s'envolant en brise  
Il me reste comme un délice  
Ton sentiment d'entre tes cuisses  
Dans une steppe qui me grise  
Et mes rives bleues se colorent  
De ton sentiment ma princesse  
Mon bel oiseau ô ma tendresse  
Je m'enivre de ton aurore  
Ton sentiment calme et tranquille  
Chaque nuit me refait pucelle  
Et dans sa jeunesse éternelle  
Sur mon corps il vague gracile

12/08/04

## L'espace d'une vie

L'espace d'une lune elle m'est apparue  
L'innocente vision qui vous transforme en dieu  
Comm' si la vérité ne brillait toute nue  
Que le temps qu'un éclair s'enflamme dans vos yeux

J'ai connu un pays qui s'appelle l'enfance  
Où ces instants duraient jusqu'au prochain matin  
Où chaque blanc nuage était un jeu immense  
Prétexte à démolir les desseins du destin

Et là s'échaffaudaient des mondes fantastiques  
Des univers entiers faits de briques légo  
Des sports imaginés des jeux extralympiques  
Des féeries d'amour et des romans pornos

Je tenais dans mes mains une vie à construire  
Je me fis architecte et ouvrit le chantier  
Je gardais ma folie préservée du délire  
Pour peindre un édific' que je pourrais signer

Mon rêve consigné au fond de poésies  
J'éprouvais cette douce euphorie du maçon  
Qui sait bien qu'une fois une maison finie  
Son rêve érigera la prochaine maison

La poésie s'agite agençant ses murailles  
Sa rime et sa métrique encadrant ses élans  
Évitant à ce cœur qui rythme ses entrailles  
De battre hors de propos plus vite que le temps

Vers après vers se meut l'ouvrage du poème  
Serpentant dans le sable où surgit son décors  
Chaque quatrain cimente à grands coups de « je t'aime »  
Chaque espace bleuté qui épouse son corps

Et dans ce sûr couloir ô sainte liberté  
Qu'il est bon qu'il est doux lorsque l'esprit navigue  
De balbutier son désir à l'abri de la digue  
Qui sertie de sonnets est venue l'embrasser

Et dans cette embrasure on se laisse glisser  
Emporté par les mots ceux qui tissent la fresque  
Aigus comme une extase ils vous arrachent presque  
Une giclée spermée de créativité

L'espace d'une lune il est des poésies  
Qui vous écrivent plus que vous les écrivez  
L'espace d'un recueil mille ans de votre vie  
Devant vos yeux courbés ont d'un coup défilé

Il y eut dans le creux de cette vie des failles  
Plaies ouvertes en grand brûlées par le soleil  
Enfonçant ses rayons jusque dans les entrailles  
Comme une alarm' sonnante juste avant le réveil

Prévenu de la foudre et des risques d'orages  
J'ai puisé dans la faille une idée de l'enfer  
Qui se souvient de moi lorsque s'avance l'âge  
Et que j'oublierais d'écouter son tonnerr'

L'espace d'une lune il poussa des armures  
Qui me servirent d'ail's pour voler dans le temps  
Emmenant dans mon bec quelques pierres bien dures  
À poser sur le mur et sur mon sentiment

Au long du chemin vert il y eut ces bleus d'orange  
Que la terre fait sienne à l'orage passé  
Dans une dominante affermie mais étrange  
Que le Temps à nouveau s'est mis à dominer

Il me fallait un cœur qui console et rassure  
Avec assez de bras, de culs à contenter  
Avec assez d'émoi pour combler les fêlures  
Il me fallait un cœur sachant comment m'aimer

La quête commença alors dans l'espérance  
D'un sexe à adorer au bord du féminin  
Sans dormir une nuit je cherchais une chance  
À qui je sourirais en découvrant ses seins

Et j'appris à aimer sans m'oublier moi-même  
Et puis à m'oublier tout à fait dans l'amour  
L'équilibre est parfait lorsque vraiment l'on aime  
Et qu'on est prêt à vivre ou mourir tous les jours

J'ai connu les douleurs qui viennent de l'attente  
De l'espoir grossissant jusqu'à vous englober  
Dans son voile innocent et d'une tumeur lente  
Je l'ai vu doucement en désespoir muer

J'ai connu aussi cette fée électrique  
Qui tiraille les sens et fait croire au bonheur  
Qui vous perche là-haut dans un ciel de musique  
Où si passionnément les violons jouent en chœur

Et je t'ai connue toi l'espace d'une vie  
Et nous avons appris à construire un amour  
Jour après jour avec la patience infinie  
Qui bâtit les déserts, mers et cieux tour à tour

L'espace entre l'espace était, ah ! la Musique...  
 Parfaite construction parmi les constructions  
 Concordance des temps rêverie mélodique  
 La musique est un cri qui vient de l'abandon

S'abandonnant entière à quelque étroite gamme  
 Ell' sait la liberté d'être sainte et putain  
 De fair' ce qui lui plaît au bon gré de son âme  
 Pourvu qu'elle soit belle à envoûter un saint

Et elle s'insinue jusque sous la chasuble  
 Pointant là sous la peau comme un sein trop gonflé  
 Qu'un battement de cœur au rythme irrésoluble  
 Soulèverait des nues pour le faire danser

La musique est entrée et s'est tapé l'incruste  
 À chacun de mes pas elle montrait le la  
 D'un flux presque sensuel s'écoulait au plus juste  
 Au creux de l'érogène ell' s'insinue en moi

La poésie parfaite est toujours musicale  
 Car elle est ce qui lie ce qui porte et soutient  
 Sans la musique au cul l'aube devient bancale  
 Et jusqu'au crépuscule agonis' comme un chien

On ne le sait que trop l'édifice est fragile  
 L'espace d'un éclair peut être foudroyé  
 Tout ce qui avait mis tant d'efforts si fertiles  
 À croître en luxuriant espoir d'éternité

Il n'est pas de douleur qui soit plus douloureuse  
 Que celle remettant en cause en somme tout  
 Comm' si une déesse externe et capricieuse  
 Venait défoncer votre âme tenant debout

L'espace d'une lune agonise un soleil  
 Comment l'astre divin a-t-il pu oublier  
 Que lorsque son amante entame son éveil  
 Il est grand temps pour lui de finir d'expirer ?

Car le jour c'est la nuit et sans nuit plus de jour  
 Il n'est aucun automne ignoré des saisons  
 De vague sans tempête aucune nuit sans jour  
 Toute construction doit inclur' sa destruction

Après tout on ne vit dès sa propre naissance  
 Qu'en connaissant très bien quel sera notre sort  
 Et l'on passe sa vie dans cette connaissance  
 Qui ne nous quitte pas : la vie inclut la mort

L'espace d'une lune ou d'une vie qu'importe !  
 Mais que de cet espace il reste un souvenir  
 Solidement gravé dans ces chants que colport'nt  
 Poètes et marins à bord de leurs navir's

Qu'il te reste ce goût quand ma lèvre se sauve  
 Déposant sur ton corps des comètes de sel  
 Cet éternel instant où tu jouis dans le mauve  
 Avec mon plus beau rêve à portée de ton ciel

Je veux que quelque part mon sang indélébile  
 Se déverse sans fin sur ceux qui m'ont aimé  
 Comme la mer se noie d'un coup de langue agile  
 Dans les rochers s'incruste et s'offr' l'éternité

Que dans l'azur tombant quand le soleil sur la dune  
 Disparaît dans la nuit que reviennent ces vers  
 Où je rêvais tout haut aux secrets des deux lunes  
 Que j'étais leur ami partageant leur éther

J'aimerais que mes mots creusent le temps qui passe  
S'y forgeant un écho âgé de dix mille ans  
On ne vit après tout que pour laisser des traces  
Où puisse se tracer celle de notre enfant

Cet enfant qui déjà galipette en ton ventre  
Que je ne fais que rêver au milieu de mes vers  
Qui m'a déjà tourné le cœur tout à l'envers  
Vers qui dès maintenant mes rimes se concentrent

L'enfant de toi et moi je le vois dans mes larmes  
Quand il ne fera plus que dormir et téter  
Agrippant ton sein nu comme pour respirer  
Sans même y penser trop, inconscient de son charme

Lors je lui bâtirai son tout premier berceau  
Là où il construira ses premières rêv'ries  
Dans la musique songe émanant de ta peau  
Où ton parfum compos' toute une symphonie

Dans les yeux de la nuit perché sur une étoile  
Pour le moment il n'est que l'insondable écho  
Qui gigote ses pieds pour shooter dans mes mots  
Les envoyant au but là où je peins sa toile

Plus belle œuvre je crois je n'en connais aucune  
Car cet enfant tout bleu est vêtu de couleurs  
Que l'arc-en-ciel ignore en sa peinture en pleurs  
Et il vivra aussi l'espace d'une lune...

